

À Gaza, la Nakba se poursuit en 2025

Description

Les grands-parents de Ruwaida Amer ont vécu la Nakba en 1948. Aujourd'hui, en 2025, elle vit une nouvelle catastrophe.

Par Ruwaida Amer, le 15 mai 2025



Des Palestiniens attendent pour recevoir de la nourriture à Gaza

La Nakba. C'est un concept qui m'a accompagné depuis ma naissance jusqu'à ce que je le vive moi-même ces deux dernières années.

Je suis née réfugiée dans le camp de Khan Younis, connu par les habitants de la ville comme le plus grand rassemblement de réfugiés expulsés de leurs terres pendant la Nakba, lors de la création d'Israël en 1948.

Chaque fois que quelqu'un me demandait mon nom, il ajoutait toujours : « Es-tu réfugiée ou citoyenne ? »

« Qu'est-ce qu'un réfugié ? »

Enfant, je demandais : « C'est quoi, un réfugié ? »

Je fréquentais une école par l'UNRWA, l'Office de secours et de travaux des Nations unies pour les réfugiés de Palestine, et mes documents devaient toujours comporter une preuve que j'étais réfugiée.

Je recevais des soins dans les cliniques de l'UNRWA, où je devais toujours présenter ma carte de réfugiée.

J'ai passé beaucoup de temps à essayer de comprendre ce que signifiait être une réfugiée. Comment mes grands-parents avaient-ils fui leur terre à Beit Daras, un village situé au nord de la bande de Gaza qui n'existe plus aujourd'hui ? Comment mon grand-père s'était-il retrouvé dans ce camp, et pourquoi avait-il choisi cet endroit ?

Avant la guerre contre Gaza, le 15 mai, ou Jour de la Nakba, jour où les Palestiniens commémorent la Nakba, c'était une occasion unique. Tout le monde s'intéressait, cherchant à rencontrer des personnes qui avaient vécu pour écarter leurs craintes.

Lorsque j'ai commencé à travailler comme journaliste en 2015, le Jour de la Nakba était l'un des événements que j'avais hâte de couvrir. Cette année-là, je me suis rendue avec des collègues au camp de Shati, à l'ouest de la ville de Gaza.

C'était la première fois que j'écrivais sur la Nakba et ma première visite dans un camp de réfugiés depuis 13 ans, depuis que nous avons quitté le camp pour nous installer dans le village d'al-Fukhari, au sud de Khan Younis.

Lorsque je suis entrée dans le camp, les souvenirs de mon enfance à Khan Younis m'ont submergés : les petites maisons surpeuplées, certaines récemment construites, d'autres encore dans leur état d'origine.

C'était agréable que la commémoration ait lieu en mai, par beau temps.

Des hommes et des femmes âgés étaient assis devant leur porte, comme ma grand-mère le faisait quand j'étais enfant. J'aimais beaucoup m'asseoir avec elle ; elle semblait habituée aux grands espaces, comme sa maison avant 1948 à Beit Daras.

Nous nous sommes assis avec des femmes âgées, toutes âgées de plus de 70 ans. Elles ont parlé de leur patrie, de la stabilité dont elles jouissaient sur leurs terres, de leur vie simple, de la nourriture qu'elles cultivaient et mangeaient, et de leur chagrin de ne pas pouvoir retourner chez elles.

Nous avons rencontré beaucoup de gens, originaires de Majdal, Hamama et al-Jura, tous des villages et des villes dépeuplés pris par Israël en 1948. Chaque fois que je rencontrais quelqu'un de Beit Daras, nous partagions nos souvenirs et riions beaucoup en parlant du maftoul (couscous palestinien) qui faisait la renommée de la ville.

La visite était joyeuse, remplie de rires et de nostalgie, malgré le fait que ces personnes aient été contraintes de vivre dans des camps après avoir été chassées de leurs villes de manière horrible par l'occupation.

Déplacement

J'ai commencé à comprendre plus profondément ces histoires de la Nakba lorsque mon grand-père m'a raconté sa propre histoire. Il est devenu le personnage central de mes reportages sur la Nakba chaque année, jusqu'à sa mort en 2021.

Il avait environ 15 ans à l'époque. Il était marié à ma grand-mère et ils avaient un enfant.

Il me racontait les scènes tandis que j'écoutais, bouleversée, me demandant comment le monde avait pu rester silencieux.

Mon grand-père m'a raconté qu'ils menaient une vie agréable, travaillant dans leur ferme et se nourrissant de leurs récoltes. Chaque village avait sa spécialité et ils échangeaient leurs produits.

Leur cuisine était simple, avec beaucoup de lentilles et de pain fait à partir de blé moulu dans des moulins à pierre. Jusqu'à ce terrible déplacement.

Il racontait que les milices sionistes les avaient forcés à partir, leur ordonnant de se rendre à Gaza, toute proche.

Mon grand-père racontait qu'il avait fermé la porte de sa maison, pris ma grand-mère et leur fils, à l'âge de quelques mois seulement, et s'était mis en route. Des avions israéliens survolaient la zone, tirant sur les gens comme pour les pousser à aller plus vite.

Le bébé, mon oncle, n'a pas survécu au voyage. Mon grand-père n'a jamais voulu entrer dans les détails, il disait seulement que leur fils était mort à cause des conditions dans lesquelles ils avaient fui.

Après des heures de marche, ils ont atteint Khan Younis et, n'ayant nulle part où aller, il a monté une tente. Finalement, l'UNRWA a été mise en place et lui a donné un foyer, celui dont je me souviens de mon enfance. Il était si vieux ; j'ai passé des années à leur rendre visite dans cette maison au toit d'amiante et aux murs vieillissés.

Ce souvenir de l'exil forcé est devenu leur blessure. Pourtant, l'idée du retour, le droit de rentrer chez soi, est transmise de génération en génération.

Des souvenirs devenus chair, sang et angoisse

La Nakba était un souvenir transmis des anciens aux jeunes.

Mais dans la guerre que Israël a déclenchée contre Gaza le 7 octobre 2023, nous avons vécu la Nakba.

Nous avons été déplacés de force sous la menace des armes et des frappes aériennes. Nous avons vu nos proches arrêtés sous nos yeux et torturés dans des prisons. Nous avons vécu dans des tentes et cherché partout des provisions de base pour sauver nos enfants.

Mon grand-père m'a raconté qu'ils avaient fui sous la menace des armes et des avions à nous aussi.

Il m'a dit qu'ils cherchaient de la farine, de la nourriture et de l'eau tout en essayant de protéger leurs enfants à cause de ce que nous faisons aujourd'hui, au XXI^e siècle.

Peut-être qu'en 1948, les médias étaient plus primitifs. Mais aujourd'hui, le monde entier observe ce qui se passe à Gaza sous de nombreuses formes : écrite, visuelle et audio et pourtant, rien n'a changé.

Je n'aurais jamais imaginé vivre une guerre existentielle, une guerre qui menace ma présence même sur ma terre, tout comme mes grands-parents l'ont vécue.

Les scènes répétées de déplacement sont si douloureuses. Elles constituent un cycle, un cycle que nous sommes condamnés à revivre encore et encore en tant que Palestiniens.

L'histoire retiendra-t-elle cet événement comme la Nakba de 2023 ?

Dans quelques années, parlerons-nous de cette Nakba comme nous parlons de la première depuis 77 ans ? Raconterons-nous des histoires, organiserons-nous des commémorations et garderons-nous précieusement le souvenir du rêve de retour qui nous habite depuis notre enfance ?

Depuis que j'ai compris ce que signifiait être une réfugiée et que j'ai appris que j'avais une patrie, je rêve de rentrer chez moi.

Cette douleur, nous ne pouvons jamais l'oublier. Je me souviens encore du camp et de ma vie là-bas.

Je n'oublierai jamais le moment où Israël a détruit ma maison et nous a rendus sans abri pendant deux ans, il y a 24 ans.

Aujourd'hui, nous vivons des jours douloureux, à la recherche de sécurité, à lutter pour survivre.

Nous raconterons aux générations futures cette guerre, la guerre de l'existence.

Nous résistons à la faim, à la peur, à la soif et à la douleur pour pouvoir rester sur cette terre.

La Nakba n'est pas terminée. La Nakba de 1948 se poursuit en 2025.

Traduction : JB pour l'Agence Média Palestine

Source : [Al Jazeera](#)

date créée

2025/05/16